

## L'ÉMERAUDE MINÉE

CHRÉTIEN DE TROYES ET LE LAPIDAIRE

Le cinéma nous a habitués à être attentifs quand la caméra glisse comme par hasard sur quelque chose, un objet ou un geste. Le spectateur sait par expérience que le moment viendra où l'accessoire s'avèrera essentiel.

Chrétien de Troyes aime le détail. Il peut même en donner plus que n'en demande le lecteur, quand, dans une description par exemple, il cumule les aspects précieux d'un objet ou quand il donne, dans une action, des explications même là où le lecteur, qu'il a habitué aux événements merveilleux et aux coups de théâtre, n'attend pas de commentaire.

Cette insistance peut sembler être un élément secondaire, de pure décoration, visant à enjoliver la riche façade d'une société aristocratique de quelques joyaux de plus. Elle peut aussi ajouter aux effets comiques de la narration quand Chrétien s'amuse à expliquer dans le détail le rayonnement du merveilleux, un excès qui provoque le sourire : lorsque Érec s'agenouille au pied de la Croix dans laquelle sont incrustées des escharboucles, l'auteur ne se contente pas, comme il le fait ailleurs, de louer l'extraordinaire éclat de ces pierres précieuses qui illuminent comme des soleils<sup>1</sup>, mais il va jusqu'à préciser que chaque

1. Cf. la beauté de Fenice qui dans le roman *Cligés* « Rent el palés si grant clarté / Com feïssent .IIII. escharboucle. » (v. 2704-2705, éd. C. Méla-O. Collet, Paris, 1994). Cf. la description du lit de la merveille dans *Perceval* « A chascun des quepouz del lit / Ot une escharboucle fermé, / Qui randoit tres si grant clarté, / Cun quatre cierge bien espris » (v. 7622-7625, éd. C. Méla, Paris, 1990).

escarboucle à elle seule « si grand clarté randoit par nuit / que ardoir n'estuet el mostier / lanpe, cierge, ne chandelier »<sup>2</sup>.

Quand tout brille, on risque d'être aveuglé, de rester « esbahi » comme le roi Artus qui ne voit goutte, tellement les escarboucles scintillent. Le goût de Chrétien pour les observations de détail dont il émaille ses récits crée une habitude qui pourrait endormir l'attention du lecteur. Ce dernier sait pourtant qu'avec cet auteur retors il faut toujours être sur le qui-vive et se méfier des effets qui font semblant de n'être là que pour décorer la surface de la matière romanesque. La fontaine d'Yvain en est un bon exemple.

*Ressourcer la fontaine.* — Aucun autre roman de Chrétien de Troyes n'évolue avec la même insistance autour d'un même lieu<sup>3</sup>. Après son malchanceux cousin Calogrenant, c'est au tour d'Yvain de passer et de repasser deux fois encore à la fontaine périlleuse avant de trouver sa 'païs' (v. 6789)<sup>4</sup>. Et Chrétien lui-même ne fait que revisiter cet endroit, puisqu'un autre l'y a devancé, Wace le sceptique, dont il fait reprendre à Calogrenant, après son échec, le constat désabusé : « Ainsi alay, ainsi reving, / Au revenir pour fol me ting » (v. 575-576)<sup>5</sup>. L'écho de la citation ne doit pas faire oublier une différence de taille entre Wace et

2. *Erec et Enide*, v. 2344-2346, éd. M. Roques, Paris, 1970 [CFMA, 80]. Dans le manuscrit édité par Charles Méla, les vers « décrivant l'offrande d'Erec à l'autel dou Crucefis » et ceux « décrivant celle d'Enide à l'autel de Nostre Dame » manquent, cf. Méla, *éd. cit.* p. 196, en note. Lorsque, à la fin du roman, réapparaissent, doublées cette fois, les quatre escarboucles — quatre sont montées sur chacune des deux couronnes du couple éponyme qu'Artus va couronner —, Chrétien renchérit en insistant sur l'aveuglement provoqué par l'éclat des pierres : « Nule rien n'est clartez de lune / A la clarté que toz li mendre / Des escharboncles poist rendre. / Por les clartez qu'eles rendoient, / Tuit cil qui ou palais estoient, / Si tres durement s'esbahirent / Que de piece gote ne virent ; / Et nes li rois s'en esbahi, / [...] » (v. 6834-6843, éd. Méla).

3. Cf. l'analyse soigneuse des différents éléments de la description qu'Emmanuèle Baumgartner a consacrée à « La fontaine au pin », dans J. Dufournet éd., *Chrétien de Troyes, Le chevalier au lion. Approches d'un chef-d'œuvre*, Paris-Genève, 1988, p. 31-46.

4. Le roman est cité d'après l'édition de D. F. Hult : *Chrétien de Troyes, Le chevalier au lion ou Le roman d'Yvain*, Paris, 1994.

5. Cf. *Le Roman de Rou*, éd. A. J. Holden, *Le roman de Rou de Wace*, t. II, Paris, 1971, v. 6395-6398 : « merveilles quis mais nes trovai, / fol m'en revinc, fol i alai ; / fol i alai, fol m'en revinc, / folie quis, por fol me tinc ».

les héros de Chrétien : à la fontaine de Barenton, Wace ne trouva rien des merveilles auxquelles croient les Bretons — la pluie, les fées « e altres merveilles plusors »<sup>6</sup> ; Calogrenant, et Yvain à la suite du cousin, trouveront tout — ils seront copieusement arrosés par l'orage, Yvain rencontrera sa « fée » et verra d'autres merveilles (l'anneau qui rend invisible, le compagnonnage du lion). Si Wace s'accuse de folie pour avoir été crédule, Calogrenant s'accuse seulement d'avoir été fou d'entreprendre une aventure dont il sort honteusement vaincu.

Faut-il en conclure que Chrétien serait moins sceptique que Wace ? Certainement pas, il cache seulement mieux la distance qu'il prend. Francis Dubost a très bien fait ressortir l'ironie du « trop-plein » que fait Calogrenant en puisant l'eau dont il arrose le perron, et qui trouve son écho des centaines de vers plus tard dans l'humour du « trop-complet » lorsque la demoiselle ne peut pas s'arrêter d'enduire le corps entier d'Yvain de l'onguent merveilleux destiné exclusivement au soin de sa tête malade de folie<sup>7</sup>.

Un autre élément de distanciation se cache dans un détail descriptif. Les chercheurs qui sont tant de fois revenus à la fontaine d'Yvain n'y ont pas attaché d'importance particulière. Ils ont cru un premier lecteur moderne dont ils ont sans cesse repris les déductions dans une chaîne de citations.

Le perron près de la fontaine étonne par les matériaux précieux qui le composent :

Li perrons fu d'une esmeraude  
 Perchie aussi com une bouz,  
 S'avoit .iiii. rubins desous,  
 Plus flamboians et plus vermaus  
 Que n'est au matin li solaus,  
 Quant il apert en orient.

(v. 422-427)

Étonnante construction, comme Chrétien aime en créer par la superposition de traditions disparates. Le perron est d'abord « un objet 'utilitaire' », un bloc de pierre solide sur lequel grimpe le chevalier pour monter plus facilement sur le dos de son cheval, comme l'a souligné

6. Éd. Holden *éd. cit.*, v. 6389.

7. Francis Dubost, « Merveilleux et fantastique dans *Le Chevalier au lion* », dans J. Dufournet *éd.*, *op. cit.*, 47-76, ici 60-61.

Emmanuèle Baumgartner<sup>8</sup>. Placé à côté de la fontaine, le perron garde ce caractère de pièce solide : le conte gallois d'*Owein et Lunet* du mabinogi parle d'une dalle de marbre<sup>9</sup>, et Huon de Mery qui, en fidèle lecteur de Chrétien et son roman *Yvain* à la main, refait un demi siècle plus tard l'expérience de la fontaine, y trouve également un perron « de marbre »<sup>10</sup>. Pourtant il souligne expressément qu'il a trouvé tout « en itele maniere / Comme l'a descrit Crestiens<sup>11</sup> ». A-t-il mal lu ? C'est peu probable quand on voit combien il admire son modèle. Recule-t-il devant le trop merveilleux ? La suite du tournoiement qui amène l'Antéchrist et son armée de personnifications prouve que non. Alors s'il revient à la traditionnelle dalle de marbre, serait-ce parce qu'il a trouvé que Chrétien s'éloignait trop de la tradition ?

Quoi qu'il en soit, qu'un si bon connaisseur de Chrétien de Troyes, qui était presque encore son contemporain, corrige le modèle qu'il admire, aurait dû mettre en garde la recherche. C'est le contraire qui est arrivé : même l'art de lire et de citer a été quelque peu négligé, tellement Chrétien semblait confus dans sa description du perron.

Tout a commencé modestement, par une note dans laquelle W. A. Nitze commentait un passage du *Perlesvaus*<sup>12</sup> et identifiait une pierre incrustée dans l'épée « de coi sainz Jehans fu decolez<sup>13</sup> » à un héliotrope (the « 'rain-stone' ») tel qu'il est décrit dans le *Liber de gemmis* de Marbode. Et comme cette description indique la ressemblance avec l'émeraude (« similemque smaragdo »), Nitze ajoutait : « The student of Arthurian literature will recall Chrétien's description of the 'rain-stone' in the *Yvain* », et citait les vers bien connus.

Le glissement de la citation commentée (du *Perlesvaus*) vers une autre citation (d'*Yvain*), rendu possible par le terme de « rain-stone », a induit Jean Frappier en erreur. Il a dû comprendre que la citation de Marbode chez Nitze impliquait que l'émeraude avait tout comme

8. Baumgartner, *art. cit.*, p. 36.

9. Le passage est cité par P. Walter, *Canicule. Essai de mythologie sur Yvain de Chrétien de Troyes*, Paris, 1988, p. 136.

10. *Huon de Mery, Li tornoiemenz Antecrit*, éd. G. Wimmer, Marburg, 1888, v. 100. Cf. également dans la description du *Perlesvaus* : « [...] une fontainne qui close estoit de marbre ; [...] ». Éd. W. A. Nitze, *Le Haut Livre du Graal : Perlesvaus*, t. I, New York, 1932, p. 101, l. 1950 et sqq.

11. *Ibid.*, v. 102-103.

12. *Ibid.*, t. II, New York, 1937, p. 257.

13. *Ibid.*, t. I, New York, 1932, p. 100, ligne 1937.

l'héliotrope le pouvoir de provoquer la pluie. Comme il n'y avait donc rien d'étonnant dans le choix de cette pierre par Chrétien, choix qui « représente un essai d'explication 'scientifique' du phénomène merveilleux par la vertu des pierres précieuses »<sup>14</sup>, Frappier n'a plus dû contrôler le texte original. C'est en allant vers les lapidaires français qu'une 'contradiction' lui est pourtant apparue : « On constate cependant que certains lapidaires donnent à l'émeraude, comme au corail et aux céraunies, une propriété opposée : « foudres, orages oster puet », dit à son sujet le lapidaire de Modène [...]. Dans ces conditions, il semble permis de se demander si Chrétien, trompé par sa mémoire, n'aurait pas compris la vertu de l'émeraude à rebours<sup>15</sup> ». Provoquer ou « oster » : deux interprétations contraires seraient alors possibles. C'est le constat qui fait depuis foi pour la recherche<sup>16</sup>.

Les choses sont plus simples. Tous les lapidaires, fidèles à la formule de Marbode : « Et tempestates avertere posse putatur »<sup>17</sup>, sont unanimes pour dire — comme le cite Frappier d'après la version de Modène<sup>18</sup> — que l'émeraude « Foudres, orages oster puet » :

Si toilt tempeste [...]

De tempeste puet bien garder  
Et de foudre tout ensiment  
Celui qui la tient netement.

Si cum quidunt li plusur,  
Cuntre tempeste ad grant valur.

Ele vaut moult contre tempeste, / [...] <sup>19</sup>.

14. J. Frappier, *Étude sur Yvain ou Le chevalier au lion de Chrétien de Troyes*, Paris, 1969, note 1 au bas des pages 89-90, ici p. 89.

15. *Ibid.*, p. 90.

16. Cf. Baumgartner, *art. cit.*, p. 39, qui y renvoie au début de la note 19 pour les renseignements : « Sur la propriété qu'aurait ou non l'émeraude, selon les *Lapidaires*, de provoquer (ou de dissiper la tempête, [...]) ».

17. Cité d'après l'édition de J. M. Riddle, *Marbode of Rennes, De lapidibus*, Wiesbaden, 1977, p. 45. L'édition dans Migne *PL* 171, col. 1744-5 (§ VII. De smaragdo) présente la variante « evertere ».

18. Éd. Léopold Pannier, *Les lapidaires français du moyen âge des XII<sup>e</sup>, XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris, 1882, p. 88, v. 249.

19. Les citations précédentes se trouvent dans l'édition de Pannier aux p. 43 (v. 262), 119 (v. 384-386), 152 (v. 241-242), 245 (v. 246).

E tout tempeste [...].

e ele osted tempeste [...].

Ele ouste tempesté [...].

Ele est bone a avoir et a tenir en se maisoun contre tempeste <sup>20</sup>.

La tradition est on ne peut plus fermement établie. Si Chrétien de Troyes la comprend « à rebours », serait-ce uniquement une méprise, un simple trou de mémoire, comme le suggère Frappier ? Ce serait étonnant de la part d'un auteur qui calcule bien ses effets. Qu'il ait introduit un élément nouveau et ait mis l'émeraude à la place du marbre pour faire un contresens n'est guère concevable. Ou est-ce le contexte situationnel dans lequel est intégrée la pierre précieuse — la fontaine mythique, lieu rituel « pour obtenir la pluie » <sup>21</sup> — qui serait la cause de cette réinterprétation ? On voit mal pourquoi Chrétien choisirait alors justement la pierre précieuse dont on se servait pour obtenir le contraire, c'est-à-dire pour se protéger des tempêtes.

Le détail est trop singulier pour qu'il puisse être fortuit. Philippe Walter, dans sa tentative pour reconstruire la tradition de la fontaine magique en remontant jusqu'aux parallèles préchrétiens, indo-européens (la fontaine oraculaire, la fontaine à orage), a retrouvé des traces de tous les éléments auxquels se voient confrontés Calogrenant et Yvain, sauf un : l'émeraude. Ce qui rend d'autant plus probable le fait que cet écart n'est pas le fruit d'une négligence, mais qu'il est dicté par une intention dont il s'agit de déceler le sens. Pour y voir plus clair, il faut dépasser fontaine et perron et entrer dans le jeu textuel que ceux-ci mettent en branle.

*La tempête des sens.* — Chrétien met la tradition sens dessus dessous, et pour qu'on ne se méprenne pas sur sa relecture de l'émeraude qui *tempestates avertere posse putatur*, il enchaîne tempête sur tempête. Les

20. Les textes sont cités d'après l'édition de P. Studer et J. Evans, *Anglo-Norman Lapidaries*, Paris 1924. Les citations s'y trouvent aux p. 88 (v. 516), 99 (l. 15), 121 (l. 12), 141 (l. 14-15). À la p. 37 (v. 262) se retrouve la citation de la première traduction déjà éditée par Pannier (p. 43, v. 262, cf. note 15) comme se retrouve la citation p. 164 (v. 241-242) du *Lapidaire de Cambridge*, version déjà éditée par Pannier (p. 152, v. 241-242).

21. Walter, *op. cit.*, p. 138.

unes sont provoquées lors des quatre passages à la fontaine (de Calogrenant, d'Yvain et d'Artus), les autres — métaphoriques — à la suite des catastrophes atmosphériques ainsi déclenchées. Lorsque les gens de Laudine frappent frénétiquement avec leurs bâtons sur tout ce qu'ils trouvent, désespérés de ne pas pouvoir atteindre l'invisible Yvain, Lunete résume leur « mout [...] grand estour » par ces mots : « Mout ont par chaiens tempesté [...] » (v. 1264). Puis d'autres emportements d'une comparable violence suivront, celui de Laudine qui fulmine lorsque Lunete lui suggère de choisir comme nouvel époux le meurtrier de son mari (« Fui, plaine de mal esperite ! / Fui, garce fole et anuieuse ! », v. 1712-1713), foudres qui seront bientôt suivies d'accalmie, jusqu'au violent désespoir qui provoque dans la « teste » d'Yvain « la rage et la tempeste » (v. 2949-2950).

La folie d'avoir arrosé la fontaine mène en dernier lieu à la folie tout court, et à chaque fois c'est seulement l'intervention de la magie qui sauve (l'anneau qui rend invisible, l'onguent de Morgain). Chemin faisant, le texte est passé par une autre folie. À la vue de Laudine éplorée, se désespérant sur le corps de son mari, Yvain tombe amoureux de celle qui doit le haïr à mort. Situation extrême comme il le constate lui-même : « [...] ne quit qu'il avenist / Que nus hom qui prison tenist / Amast en si fole maniere, / [...] » (v. 1513-1515). À peine le héros s'est-il remis de la tempête (sur)naturelle et de celle qu'il subit dans sa cachette sous les coups des gens de Laudine, qu'il doit en affronter une autre, celle que lui fait subir « Nouvele Amours » (v. 1361).

Chrétien ouvre largement l'éventail polysémique de *tempestates*. Si le jeu avec la richesse des sens possibles n'est pas de son invention, il le développe toutefois davantage et en change complètement l'orientation. Depuis Marbode, les lapidaires passaient également dans leur description de l'émeraude du concret au métaphorique et juxtaposaient la violente perturbation atmosphérique au dérèglement des sens qui fait perdre la chasteté :

Et tempestates avertere posse putatur.  
Fertur lascivos etiam compescere motus <sup>22</sup>.

22. Éd. Riddle, *éd. cit.*, p. 45, v. 157-158. Les versions françaises sont souvent plus laconiques : « Si toilt tempeste e luxure » (Studer-Evans, p. 37, v. 262 ; cf. de même le premier lapidaire en prose, *ibid.*, p. 99, l. 15, le second lapidaires en prose, p. 121, l. 12, le lapidaire chrétien Pannier, p. 245, v. 247). L'idée est supprimée dans le lapidaire de Cambridge, Studer-Evans, p. 164,

Pour Albertus Magnus le rapprochement entre les deux fonctions s'explique : l'émeraude « liberat a tempestatibus », alors « ideo probabile est quod dicunt, quod hic lapis gestantem se ad castitatem inclinat »<sup>23</sup>.

Tempête concrète ou tourmente métaphorique de l'amour, l'analyse nous ramène à la même conclusion : Chrétien reprend les idées convenues du lapidaire pour les retourner. Chez lui, l'émeraude provoque ce dont elle devrait protéger. La liste des autres qualités que Marbode énumère et que ses adaptateurs reprennent après lui confirme cette constatation : l'émeraude ferait découvrir ce qui est caché et permettrait de connaître l'avenir (« Commodus iste lapis scrutantibus abdita fertur, / Cum praescire volunt ac divinare futura », v. 150-151) ? Yvain vient à la fontaine pour voir ce qui est connu et pour vérifier le passé, revivre ce qu'a vécu son cousin dans l'espoir de faire mieux que celui-ci. L'émeraude rendrait éloquent et persuasif (« Omnibus in causis dans persuasoria verba », v. 153) ? C'est Lunete qui trouvera toujours les mots et les arguments pour faire le couple et pour le refaire ; Yvain est si timide devant sa dame que ce n'est qu'après s'être fait reprocher de n'avoir « ne langue, ne bouche » (v. 1964) qu'il se met à parler. L'émeraude protégerait contre des maladies graves comme l'épilepsie (« Collo suspensus durum fugat emitriteum / Et sanare potest ipsa ratione caducos », v. 154-155) ? Yvain deviendra fou. L'émeraude augmenterait la richesse (« Auget opes lapis idem sese reverenter habentis, [...] », v. 152) ? Le héros forcené vivra dans la forêt une vie de dénuement extrême.

Le retournement de l'interprétation traditionnelle est systématique. Et unique chez Chrétien de Troyes. Car si l'on compare ce passage aux multiples autres de son œuvre dans lesquels apparaissent des pierres

---

v. 242 et Pannier, p. 152, v. 242. Le lapidaire de Modène est plus explicite : « Et qui de luxure s'esmuet / N'ait paor que puis le tormente, / Por que sa cars le pierre sente » (Pannier, p. 88, v. 250-252). Le lapidaire apocalyptique supprime le premier vers et accentue l'aspect positif du deuxième : « Ki chastement la porterad, / A Dieu et a la gent plarrat ; [...] » (Studer-Evans, p. 268, v. 90-91). Pour l'auteur du lapidaire de Berne, le problème de la *lascivia* ne concerne que les femmes, et est tel que l'émeraude ne peut remédier à tout : « Qui bailleroit une esmeraude / A fame qui seroit trop chaude, / Sachies que de sa legerie / Laisseroit une grant partie » (Pannier, p. 119, v. 387-390).

23. *Liber mineralium*, éd. Augustus Borgnet, B. Alberti Magni... opera omnia, t. 5, Paris, 1889, p. 1-116, ici 46.



précieuses, ils sont en parfait accord avec ce qu'en disent les lapidaires. Une hyacinthe et un rubis garnissent le col de la robe que Guenièvre offre à Enide (v. 1608-1609), deux améthystes et deux chrysolites brillent sur le manteau de couronnement d'Erec et une grande émeraude couronne son sceptre (v. 6866-6867)<sup>24</sup> ; le diadème de Laudine est serti de rubis (v. 2363). À chaque fois, il suffit au lecteur de consulter les traités pour voir quelle qualité est attribuée aux protagonistes grâce aux bijoux dont ils sont ornés. Prenons l'exemple qui reste le plus près de notre problématique pour montrer combien Chrétien sait se conformer aux leçons des traités : Perceval arrache du doigt de la pucelle l'anneau avec « une esmeraude molt clere » (v. 675). Cette pierre étant censée protéger la chasteté, l'ami de la pucelle devant le vol de la bague doit conclure qu'il y a eu « plus » (v. 767), et il enrage de jalousie et a soif de vengeance.

L'analyse des différents passages fait nettement ressortir leur commun dénominateur : toutes les pierres précieuses sont portées par des personnes dont elles ornent le corps. C'est dans cette fonction — les lapidaires ne cessent de le souligner — qu'elles peuvent exercer une influence qui est toujours bénéfique.

*Posse putatur.* — L'émeraude du perron n'est pas portée comme talisman sur le corps humain, mais se trouve dans la nature. Intégrée dans un rituel magique, elle exerce une influence maléfique, Calogrenant et Yvain le vérifient à leurs dépens.

L'innovation de Chrétien, qui remplace le marbre du perron par une émeraude, révèle ainsi son sens. Le renversement de l'interprétation traditionnelle est un commentaire implicite vis-à-vis du lieu dans lequel fonctionne la pierre précieuse. L'auteur se distancie de la fontaine magique, à mots habilement couverts, et cette distanciation est double.

Il y a d'abord dans la réinterprétation de l'émeraude une variante raffinée du profond scepticisme qu'exprimait déjà Wace vis-à-vis des Bretons et de leurs croyances. Wace s'accusait non seulement de « folie » d'avoir été vérifier si la fontaine fonctionnait — reproche que Chrétien reprendra textuellement dans le récit de Calogre-

---

24. Pour les citations concernant les escarboucles dans *Erec et Enide* et dans *Cligés*, cf. *supra*, note 1 et 2. Les pierres précieuses qui apparaissent dans des comparaisons hyperboliques ne concernent pas notre propos, cf. *Cligés* v. 806 (émeraude, topaze), *Lancelot*, v. 17 (sardoine).

nant —, mais il laisse toute la responsabilité des faits rapportés à la Bretagne (« [...] en Bretaigne est mult loee », v. 6376) et aux Bretons qui « vont sovent fablant » (v. 6374) et racontent tant de choses merveilleuses qu'il se demande « se li Breton nos dient veir, [...] » (v. 6388)<sup>25</sup>. Prudence d'intellectuel qui exprime ses réserves par des formules qu'on retrouvera au siècle suivant chez Gossouin de Metz (« En Bretaigne si a, ce dit l'en, [...] »)<sup>26</sup> et dont se servait déjà Marbode — « putatur », « fertur » — lorsqu'il parlait de l'émeraude et de la protection qu'elle garantit contre *tempestates* et *lascivia*.

Chrétien passe de l'impersonnel au personnel et du récit brièvement résumé chez Wace à la composition de l'une des plus impressionnantes scènes du roman. Il incarne ces 'Bretons qui racontent et disent' dans le « Je » du gardien des taureaux que trouve Calogrenant sur son chemin, et qui lui dira où se trouve et comment fonctionne la fontaine. L'effet de cette amplification est bien calculé : le fait que Chrétien insiste sur les aspects primitifs du sauvage déteint sur le lieu magique que le rustre recommande, l'humour qui transparait dans la *descriptio personae* renforce la distanciation du lecteur.

Pourtant, comme rien n'est jamais simple avec Chrétien de Troyes, cette scène aussi est à double sens, tout comme la quête de Calogrenant a un double but (« Ou d'aventure ou de merveilles », v. 364). Le « vilains » (v. 286)<sup>27</sup> presque aussi sauvage que ses bêtes se connaît en « merveilles » (v. 364) et signale le miracle de la fontaine, mais il ne sait pas ce que cela peut être que cette « aventure » (v. 364) que recherche le cheva-

25. Éd. Holden, *éd. cit.*, v. 6374 et 6376. — On peut comprendre comme une allusion à cette façon de parler des Bretons, tournée seulement positivement pour une fois, ce que dit Chrétien de Troyes dans le prologue du roman lorsqu'il vient à parler du roi Artus « qui fu de tel tesmoing / C'on en parole pres et loing ; / Si m'acort de tant ad Bretons / Que tous jours mais dura ses nons ; [...] » (v. 35-38). Accord d'autant plus facilement donné qu'il implique un compliment en faveur de l'auteur qui parle et qui sait bien que le grand chantre du monde arthurien s'appelle Chrétien de Troyes.

26. Éd. O. H. Prior, *L'image du monde de Maître Gossouin. Rédaction en prose*, Lausanne, 1913, p. 133.

27. Wace parlait déjà des vilains pour souligner qu'ils ont tout changé dans la forêt de Broceliande en défrichant : « mais vilain ont tot deserté » (v. 6392). Chrétien reprend cette indication lorsqu'il évoque le gardien des taureaux dans son milieu : « Et vint as essarz l'endemain, / Si vit les tors et le vilain [...] » (v. 791-792).

lier. Ignorance qui étonne le lecteur puisqu'il constatera par la suite que la merveille est une aventure. Le contexte de la scène résout l'énigme.

Deux mondes sont confrontés. Le rustre ne connaît rien au-delà de la pratique magique, mais il sait comment il faut faire pour qu'elle fonctionne. Le chevalier n'aura pas accès à la merveille parce qu'il dépasse la bonne mesure. Le « trop » (« Mais trop y en versai, ce dout, [...] », v. 436) transforme le miracle en catastrophe naturelle et du même coup la merveille en aventure. Yvain fera de même. Ainsi les chevaliers ont-ils finalement ce qu'ils recherchaient, mais leur démesure leur vaut une situation peu réconfortante.

La leçon est claire : la fontaine magique tant aimée du vilain et d'autres Bretons n'est pas un lieu où un chevalier devrait chercher l'aventure. Le sort également malheureux de tous les autres héros qu'a vu défiler le vavasseur hospitalier qui les loge le confirme<sup>28</sup>. Ce que Chrétien suggère seulement sera rendu plus explicite par son admirateur Huon de Méry : l'auteur excessif double la dose et fait accourir à la fontaine un haut personnage de l'enfer, qui entraîne le provocateur vers les forces du Mal. Dans le contexte religieux de la psychomachie, la fontaine magique dévoile le danger qu'elle constitue pour tous ceux qui l'approchent : elle met l'âme en péril<sup>29</sup>.

Il y a peut-être encore une autre mise en question chez Chrétien. Les chevaliers causent de grands dégâts qui provoquent les justes reproches du propriétaire des terres, Esclados, et le furieux combat qu'il leur livre. Qui sème le vent trop impétueusement récolte plus que la tempête. On sent entre les lignes comme une critique de la chevalerie. Elle est renforcée par un retournement ironique du perron. Cette chose pratique qui permettait au chevalier de monter plus facilement à cheval est dans le contexte de la fontaine à aventures ce qui provoque sa chute. Esclados fait tomber Calogrenant si rudement de sa monture qu'il se retrouve par terre « tout plat » (v. 539).

*Cette joie délicieuse de croire qu'on crée*<sup>30</sup>. — À auteur ironique qui reste à distance, lecteur sceptique qui doit rester sur ses gardes. Ce que

28. « [...] onques mais hom / N'iert escapés, quë il seüssent, / Ne qu'il oy dire l'eüssent, / De la dont j'estoie venus, / Que n'i fust prins et retenus ». (v. 570-574).

29. Cf. notre analyse « Die Turnierkunst des Huon de Méry », dans *Zeitschrift für romanische Philologie*, t. 105 (1989), p. 63-80, en part. p. 73-75.

30. Citation légèrement modifiée, tirée de la réponse de Stéphane Mallarmé à l'enquête de Jules Huret : « les Parnassiens [...] prennent la chose entièrement et

Michel Zink souligne à la fin de son introduction au livre de Philippe Walter — « Chrétien de Troyes ne faisait pas profession de mythologie comparée »<sup>31</sup> —, est valable de façon générale : Chrétien ne professe rien directement, et c'est surtout dans les préfaces où il parle enfin en son propre nom, qu'il fait semblant de dévoiler pour mieux dissimuler. Aussi Michel Zink conclut-il avec une série de questions que nous ne pouvons que reprendre à la fin de notre petite étude : que savait-il, que pensait-il, qu'entendait-il faire de cet enchevêtrement de traditions et de croyances qu'il embrouille et démêle à la fois, auxquelles il est souvent si scrupuleusement, si bizarrement fidèle ? »<sup>32</sup>

Chrétien de Troyes écrit comme le plus symboliste des poètes : il évoque et suggère et baigne tout dans une aura énigmatique<sup>33</sup>. Et le lecteur qui avance une thèse pour aider à démêler l'un des enchevêtrements sait que le risque est grand de se laisser « enfantosmer » (v. 1221) comme les gens de Laudine cherchant Yvain qui, invisible, les observe. En nous promenant au pays des merveilles de Chrétien, avec pour talismans nos clefs de lecture, ne devons-nous pas toujours nous attendre à voir se dessiner dans les airs, tel celui du Cheshire-Cat<sup>34</sup>, le sourire amusé de l'auteur ?

Ernstpeter RUHE.

---

la montrent : par là ils manquent de mystère ; ils retirent aux esprits cette joie délicieuse de croire qu'ils créent ». Éd. H. Mondor et G. Jean-Aubry, *Stéphane Mallarmé, Œuvres complètes*, Paris, p. 869.

31. Walter, *op. cit.*, p. 3.

32. Walter, *op. cit.*, p. 3.

33. Cf. dans le contexte immédiat de la citation à laquelle a déjà été fait allusion plus haut (note 30) les phrases-clés suivantes : « Nommer un objet, c'est supprimer les trois quarts de la jouissance du poème qui est faite de deviner peu à peu : le suggérer, voilà le rêve. [...] Il doit y avoir toujours énigme en poésie, et c'est le but de la littérature, — il n'y en a pas d'autres — d'évoquer les objets » (p. 869).

34. Cf. Lewis Carroll, *Alice's Adventures in Wonderland*, New York-London, s. d., p. 48-51 (partie finale du chapitre VI, intitulé «Pig and Pepper»).